

GUY LE GAUFÉY

DE L'INEXISTENCE DE « FREUD »

J'ai choisi un titre délibérément provocateur pour marquer le peu d'espoir que j'entretiens quant à faire, au sein d'une clinique que l'on qualifierait sans trop y regarder de « freudienne », un tri valable entre ce qu'auraient connu Freud et ses contemporains et ce qui nous serait donné à connaître « aujourd'hui ». Il me paraît indéniable qu'il y a des différences, mais c'est le principe même de leur recensement qui fait problème.

Cela tient d'abord à l'ambiguïté du mot « clinique », surtout quand on pense qu'en lui adjoignant le qualificatif de « psychanalytique » ou de « freudienne », on ne ferait que la spécifier. Loin d'apporter un supplément d'information sur l'objet ou la localisation de cette clinique supposée particulière, on introduit à cet endroit un trouble irrémédiable, si du moins on veut bien entendre par la réunion de ces deux mots autre chose que la mise en jeu d'un vocabulaire psychanalytique dans une situation médicale. La clinique médicale, en son point d'origine, repose en effet sur un trépied sémiotique minimum : Il y a d'abord le signe produit au lieu du malade allongé, « incliné ». Ce signe est là, *visible par tous*, qu'il faille s'aider d'un instrument ou pas, et il est l'objet d'un double regard. Celui de qui veut s'instruire : ce regard n'est pas pour autant dénué de tout savoir (sinon il ne serait pas là), mais le savoir qui l'anime et lui permet de cerner le signe en question est essentiellement livresque et théorique. Puis il y a le regard du clinicien, du « chef de clinique », qui a pour mission d'opérer un branchement efficace entre le savoir théorique et la singularité du signe pathologique présenté dans la situation. De quelque façon qu'on arrange ces trois là, il faut que chacun soit distinguable. Or si l'on veut bien ne pas rabattre d'emblée la situation analytique sur une situation psychiatrique, on tombe à pieds joints sur la considération de Freud par laquelle il ouvre son ouvrage clef sur la question de l'analyse profane : « La situation analytique ne souffre pas de tiers ». Or le tiers qui fait défaut pour une « clinique psychanalytique » digne de ce nom n'est ni l'élève, toujours désireux de savoir pratique, ni le clinicien, souvent soucieux de faire partager son savoir et son savoir-faire, mais bien le signe qui,

dans cette situation ne s'offre à personne *de lui-même*. Il faudra que l'un des deux partenaires de la situation analytique le porte à la connaissance publique, que ce soit l'analyste qui s'en fasse le confident, ou, comme c'est aussi le cas depuis fort longtemps, l'analysant lui-même.

De fait, en l'absence de l'évidence du signe dit « clinique », on se retrouve dans la situation professorale ou l'un dit, à la fois ce qu'il y a à voir, et comment il convient de le voir *puisque c'est lui qui produit le signe*. Et je ne vois pas bien quel stratagème suffirait à changer vraiment la donne. Ce problème, crucial dans la transmission de la psychanalyse où le savoir est basé sur le cas, devient névralgique à l'université où il s'agit, non seulement de transmettre, mais aussi de vérifier qu'une certaine transmission du savoir a bien eu lieu. Le rabattage le plus commun revient à valoriser une psychopathologie qui, elle, répond assez bien à ces critères de transmission mais qui, malheureusement, rate dans les grandes largeurs ce qu'on est en droit d'attendre d'un psychanalyste.

L'entité psychopathologique bien formée est constituée d'une collection de traits distinctifs cohérents et articulés. Selon la proportion de traits que je pourrais rencontrer chez telle personne en situation d'observation, j'en conclurais que cette personne ressort bien de l'entité en question. Fort de ce savoir, je pourrais alors m'aventurer à voir si d'autres traits, supposés présents dans ce genre de structure, ne sont pas là aussi, pour l'instant hors de ma vue et néanmoins agissants. On pourrait alors se dire que nous sommes en pleine démarche clinique, confrontant un savoir livresque au terrain presque toujours accidenté du cas, qui ne correspond que très rarement à la forme canonique enseignée sous l'appellation. Mais c'est alors que la psychopathologie révèle son irrésistible penchant à fonctionner à l'encontre de la clinique qu'elle prétend soutenir.

Comme tout savoir classificatoire, elle fait fond sur la notion de classe, bien souvent au point de considérer que les classes qu'elle agence possèdent un degré d'existence sensiblement plus élevé que celui des individus qu'à l'occasion elle regroupe dans ses catégories. L'hystérique, le pervers, l'obsessionnel, le bipolaire, mais aussi bien la jouissance phallique ou le nom-du-père y atteignent vite à la consistance d'idées platoniciennes, d'une redoutable densité, et l'approche clinique s'en trouve alors réduite au miroitement de ces Idées sur les parois de notre caverne, les individus n'étant jamais que de pâles, partiels et complexes reflets des entités nosographiques parfois taillées comme des diamants. Comment retrouver alors un brin de nominalisme après tant d'agapes classificatoires ?

La réponse est aussi simple en son énoncé que délicate en sa mise en œuvre : il s'agit de ne pas oublier le caractère bifide, pour ne pas dire perfide, de l'universel. Si je dis « pour tout x ϕ de x », ou « Tout rêve est accomplissement de désir », ou « l'hystérique souffre de réminiscences », je produis un énoncé universel. Il n'est bien sûr pas question de se passer de ce genre d'énoncés – qu'on qualifiera logiquement de proposition affirmative universelle –, qui entendent mettre un minimum d'ordre dans ce qui s'offre à l'observation. Mais que vais-je dire face à cet x , ce rêve, cet(te) hystérique ? Si je me fie au carré logique aristotélien, tel qu'il prévaut dans le fonctionnement d'une

loi scientifique, je ne pourrais pas ne pas conclure qu'il en va de l'individu comme de l'ensemble auquel il appartient : si tous les corps tombent, alors ce corps-ci tombe aussi, que ce soit une bille de plomb ou une plume de pigeon, voire même un ballon gonflé à l'hélium (pour peu que l'on considère aussi le principe d'Archimède qui entre ici en jeu pour faire remonter le ballon, lequel n'en tombe pas moins en dépit des apparences). Le pédagogue est donc justifié à présenter quelques exemples qui, par une induction aussi puissante que naturelle, feront tenir le principe universel valable pour « tous ceux » qui en relèvent. On a ici la figure classique de l'universel, qui soutient la consistance logique des lois scientifiques et constitue l'armature de la plupart des enseignements.

Il existe néanmoins une autre figure de l'universel, toute aussi rigoureuse, mais que Aristote, pour des raisons de consistance de sa théorie du syllogisme, a délibérément laissé de côté, et l'ensemble de la tradition classique en logique l'a suivi sur ce point. Il aura fallu les premiers pas de la logique symbolique mise en place dès la fin du XIX^e siècle pour qu'avec les quantificateurs on retrouve la pertinence d'un autre type d'universel. Avec la notion de variable, flanquée d'un quantificateur et affectant une fonction, comme lorsque l'on dit $\forall x.\Phi_x$, on pressent qu'il est possible de faire porter la négation, soit sur le quantificateur, soit sur la fonction, soit sur les deux. Si je nie d'abord seulement le quantificateur, je passerai de l'universelle affirmative – disons, concernant un ensemble, un « univers du discours » donné : tous portent des lunettes – à sa contradictoire, la particulière négative : « pas tous [quelques-uns] portent des lunettes ». Si, reprenant la même universelle affirmative, je nie maintenant seulement la fonction, je passerai de l'universelle affirmative à l'universelle négative qui dira : tous ne portent pas de lunettes [ce que le bon français oblige à corriger en « Aucun ne porte de lunettes »]. Reste la question de la particulière affirmative. Qu'allons-nous faire ? Nous savons que le carré logique, quel qu'il soit, doit présenter une relation de contradiction entre l'universelle et sa particulière opposée. C'est bien sûr le cas entre l'universelle affirmative « Tous portent des lunettes » et la particulière négative « pas tous [quelques-uns, au-moins-un] portent des lunettes », qui se contredisent et s'excluent mutuellement : si l'une est vraie, l'autre est fausse et inversement, et elles ne peuvent être ni vraies ni fausses conjointement. Il est donc permis de faire de même avec l'universelle négative, soit de la nier en son quantificateur pour obtenir la particulière affirmative. Ainsi, en niant le « aucun » [qui de fait est un tous sur lequel on a fait malencontreusement glisser la négation qui frappait la fonction], j'obtiens à nouveau un « pas tous », soit un « quelques-uns », qui quoi ? « qui ne portent pas de lunettes » puisque la négation ayant porté sur le quantificateur laisse intacte la fonction, qui reste niée comme elle l'était au départ de l'opération.

J'aboutis de la sorte à une particulière affirmative qui contredit directement l'universelle affirmative, cette dernière assertant que tous portent des lunettes, alors que sa particulière dit, en toute rigueur : quelques-uns [il existe au-moins-un qui] ne porte [nt] pas de lunettes. Celles et ceux qui se sont un peu penchés sur les formules de Lacan dites « de la sexualité » auront reconnu la particulière affirmative qu'il y met en jeu : $\exists x.\overline{\Phi_x}$. Bien au-delà de la question du rapport d'un sexe à

l'autre, une telle conception de la particulière affirmative développe à mes yeux un certain nombre de conséquences cliniques en ce qu'elle situe le cas dans un autre rapport aux universelles dont il procède pour autant qu'il affiche un certain nombre de traits qualifiants.

Dans le premier type d'universel, le cas particulier vient illustrer, de bonne ou de mauvaise grâce, avec éclat ou moyennant quelque artifice, l'énoncé universel. Il est dit qu'existe au moins un cas qui résulte de l'énoncé universel dont il procède. Le principe universel est ici en position d'antécédent, le cas en position de conséquent, et la relation entre eux deux est d'implication directe. Je n'ai pas eu de mal à montrer à quel point les « vignettes cliniques » qui inondent aujourd'hui les publications psychanalytiques en mal de « clinique », justement, opèrent, parfois avec beaucoup de brutalité, selon ce mode là. Pas toutes le font, certaines parviennent à s'en tirer un peu mieux, mais à condition de remonter le puissant courant qui les entraîne, en toute logique, vers cet objectif : placer le cas et son existence singulière sous la houlette de l'énoncé universel qui a le double mérite, lui, de rassembler une communauté, et d'y permettre une transmission mesurable.

Le second type d'universel coupe court à cette perspective : cette fois, l'existence est affirmée au niveau de cet élément qui dit non à la loi qu'affirme toujours l'énoncé universel, lequel s'en trouve d'emblée infiniment plus « léger » ontologiquement. C'est aussi là qu'il faut s'entendre, là que réside l'essentielle difficulté : quel statut donner à cette « exception » dont l'existence objecte à la loi dont elle procède ? Lacan, lui-même, à mon sens, y a en partie échoué.

Si l'on se contente de penser ici au « fait polémique » tel que l'épistémologie de Gaston Bachelard l'a rendu célèbre, on fait fausse route. Je ne crois pas que quiconque apporte un rêve qui contredirait clairement l'énoncé « tout rêve est accomplissement de désir ». On sait qu'une patiente de Freud s'y est risquée, et Freud n'a eu aucun mal à lui répondre que ce rêve accomplissait bel et bien son vœu, qui consistait à le contredire, lui, sur ce point. S'il ne s'agit donc pas de contredire, de quoi s'agit-il donc ?

De savoir où il convient de situer l'existence. Lacan avait déjà rendu la chose claire en faisant appel à la façon dont Peirce avait abordé le carré logique aristotélicien en faisant la remarque que l'universelle affirmative « tout trait est vertical » et l'universelle négative « aucun trait n'est vertical » sont toutes deux satisfaites s'il n'y a aucun trait. Remarque décisive à elle seule puisqu'elle distingue l'énoncé universel et tout énoncé existentiel : l'énoncé universel reste vrai, qu'il affirme ou qu'il nie, même en l'absence de tout élément.

Ce qui peut encore ici paraître bizarre se livre plus clairement dans cette figure logique élémentaire, en accord avec le bon sens, elle, et qu'on appelle le *modus ponens*. Je peux tenir pour vrai l'énoncé de l'implication « s'il pleut je prends mon parapluie », mais si on en reste là, cela n'impliquera rien pour moi. Encore faudra-t-il qu'il soit dit : « Or il pleut » pour qu'impérativement, si j'ai

souscrit à l'énoncé universel, je sois dans l'obligation de prendre mon parapluie, que cela me plaise ou non. Par où l'on distingue l'*implication* et la *déduction*.

La première se meut dans la seule dimension symbolique, là où les énoncés se trouvent liés les uns aux autres avec plus ou moins de force ou de rigueur, mais qui d'elle-même ne nécessite aucune existence autre que celle des lettres qu'elle agence. Lacan a isolé cette dimension comme personne avant lui dans la mesure où il a su d'emblée la discerner des deux autres dimensions de l'imaginaire et du réel, distinguant ainsi le symbolique comme pure concaténation signifiante, aussi bien étranger à l'image d'un côté, qu'à tout référent de l'autre côté (pour autant qu'on identifie ici « réel » et « référent »). Il m'importe ici d'en tirer quelques conséquences relativement à la clinique qui voudrait prendrait appui sur ce triptyque Imaginaire/symbolique/réel.

Je me suis permis de ranger les classifications psychopathologiques du côté des Idées platoniciennes, pour autant que les unes et les autres sont, avec raison, tout à la fois et imaginaires, et symboliques, et réelles. Elles condensent ces trois dimensions pour produire des entités dont le degré d'existence, si je puis dire, est nettement plus élevé que celui de l'individu lambda qui, pris dans cet éclairage, ne sera jamais qu'un composé, souvent instable, de ces constituants élémentaires, de ces briques de sens que sont toutes ces classes en qui se concentrent les essences des qualités dispersées en ce bas monde.

Or la clinique psychanalytique se soutient à cet endroit d'ambitions qui contredisent et contrecarrent ces perspectives classificatoires. Freud, on le sait surtout grâce à Lacan qui a souligné le point, prêchait pour que face au cas qui lui vient l'analyste sache oublier le savoir qu'il détient dans la mesure où ce dernier pourrait faire obstacle au déploiement de la singularité en jeu. Mais Lacan lui-même a fait beaucoup plus dans cette dimension en promouvant un concept de sujet dont Freud, on peut le dire, n'a pas eu idée. « Ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant », voilà bien une entité à qui toute substance et subsistance font défaut. Aussi déterminé soit-il dans les réseaux symboliques où il miroite de ci de là, littéralement, il « n'est » rien. Ni hystérique, ni obsessionnel, ni ceci ni cela. Ce n'est que par un glissement naturel de la langue – habituée, elle, à user du mot « sujet » comme de n'importe quel autre substantif –, qu'on se met à le qualifier, à lui prêter tous les prédicats qu'on voudra. Mais si on le considère avec quelque rigueur dans la détermination que lui a conférée Lacan, il faut convenir que le pari fait sur la prévalence de son existence au regard de toute qualification qui prétendrait dire son être le range d'emblée au niveau de cette particulière affirmative qui contredit à l'universelle dont elle dépend.

Je pourrais ici faire état de la grande division déjà proposée par Georges Politzer dans ses *Critiques des fondements de la psychologie* entre une psychologie « à la première personne », et une psychologie « à la troisième personne ». Tout l'enseignement de Lacan est déchiré par cette tension, entre ce positionnement sans égal d'un sujet dont l'existence n'enveloppe aucun être, et une pléthore

de déterminations théoriques qui donnent son assise à ce même sujet, sans pouvoir prétendre le qualifier dans sa singularité existentielle.

J'aime à croire que cette tension est déjà présente chez Freud et que Lacan n'a fait que la monter en épingle, la sertir plus fermement dans l'écrin d'une théorie où la dialectique entre le singulier et l'universel est nettement plus tendue que chez Freud. C'est pourtant ce nom qui continue d'abriter, d'« envelopper », aurait dit Pascal, l'originalité d'une pratique dont la diversité est telle au jour d'aujourd'hui qu'elle défie tout recensement honnête. « Freud » – ici les guillemets s'imposent – en perd sa qualité de repère historique pour gagner le statut curieux qui est celui des fondateurs de discours : leurs noms en viennent à désigner moins des individus ou même des œuvres qu'une visée référentielle pour toutes celles et ceux qui veulent s'inscrire dans l'orbe de ce discours, une visée qui vaut dès lors plus en tant que visée que par ce qu'elle vise.

C'est la raison pour laquelle je me suis permis de parler de l'« inexistence » de « Freud ». Ce mot peut certes vouloir dire que quelque chose n'existe pas ; mais il a pris aussi au cours des temps théologiques une valeur que Franz Brentano, dans sa *Psychologie du point de vue empirique*, a détachée avec vigueur, dans un passage clef qui a servi, via Husserl, de quasi fondement à l'entreprise phénoménologique. Ainsi remarque-t-il, en réponse à sa question de savoir si les phénomènes psychiques sont étendus ou inétendus :

Ce qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle [...] d'un objet et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes – en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale – la relation à un contenu, la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité (*Realität*) ou objectivité (*Gegenständlichkeit*) immanente)¹.

Cette « inexistence »-là, Brentano la prend, en bon dominicain, chez Thomas d'Aquin, pour autant que ce dernier la couple avec l'« inhabitation » du Saint Esprit :

Quand l'Écriture Sainte parle d'une inhabitation du Saint Esprit, Thomas [d'Aquin] nous explique qu'il s'agit d'une inhabitation intentionnelle dans un acte d'amour. Et c'est aussi dans l'inexistence intentionnelle telle qu'elle se révèle dans l'acte de penser et dans l'acte d'aimer qu'il essaye de trouver une certaine analogie pour le mystère de la Sainte Trinité et la procession *ad intra* du Verbe et de l'Esprit.

« Inexistence » et « inhabitation » essaient donc de circonscrire, dans le jargon théologique, le mode d'existence très spécial d'un « objet » qui, certes, n'est pas rien, mais n'est pas non plus quelque chose au sens immanent du terme.

¹ Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008, traduction Maurice Gandillac, revue et corrigée par Jean-François Courtine, p. 101-102. On peut savoir que Lacan a lu l'ouvrage attentivement : « Il y a deux façons, cette vacillation [il est alors question de Descartes et de la double valeur du Dieu trompeur], de l'articuler. L'articulation classique, celle qui se trouve déjà – je l'ai retrouvée avec plaisir – dans la psychologie de Brentano, celle que Brentano rapporte à très juste titre à saint Thomas d'Aquin, à savoir : que l'être ne saurait se saisir comme pensée que d'une façon alternante ».

Je ne cherche pas à vous convaincre que Freud, dans l'espèce de dissémination culturelle dont il est devenu l'objet, soit en lieu et place du Saint Esprit – et Lacan n'est pas un saint Paul annonçant la mauvaise nouvelle (« Il n'y a pas de rapport sexuel »). Par contre, cette « inexistence » que je suis allé pêchée dans la théologie et aux racines de la phénoménologie, nous remet à cette croisée des chemins entre première et troisième personne, là où se noue un sujet qui ne sait rien, qui ne saura jamais rien, et un savoir qui n'advient jamais au rang de sujet – si du moins on veut bien miser sur le (bon) universel, celui qui n'a pas vocation de régenter les existants.